

ARTHUR CANTILLON

ROBINSON

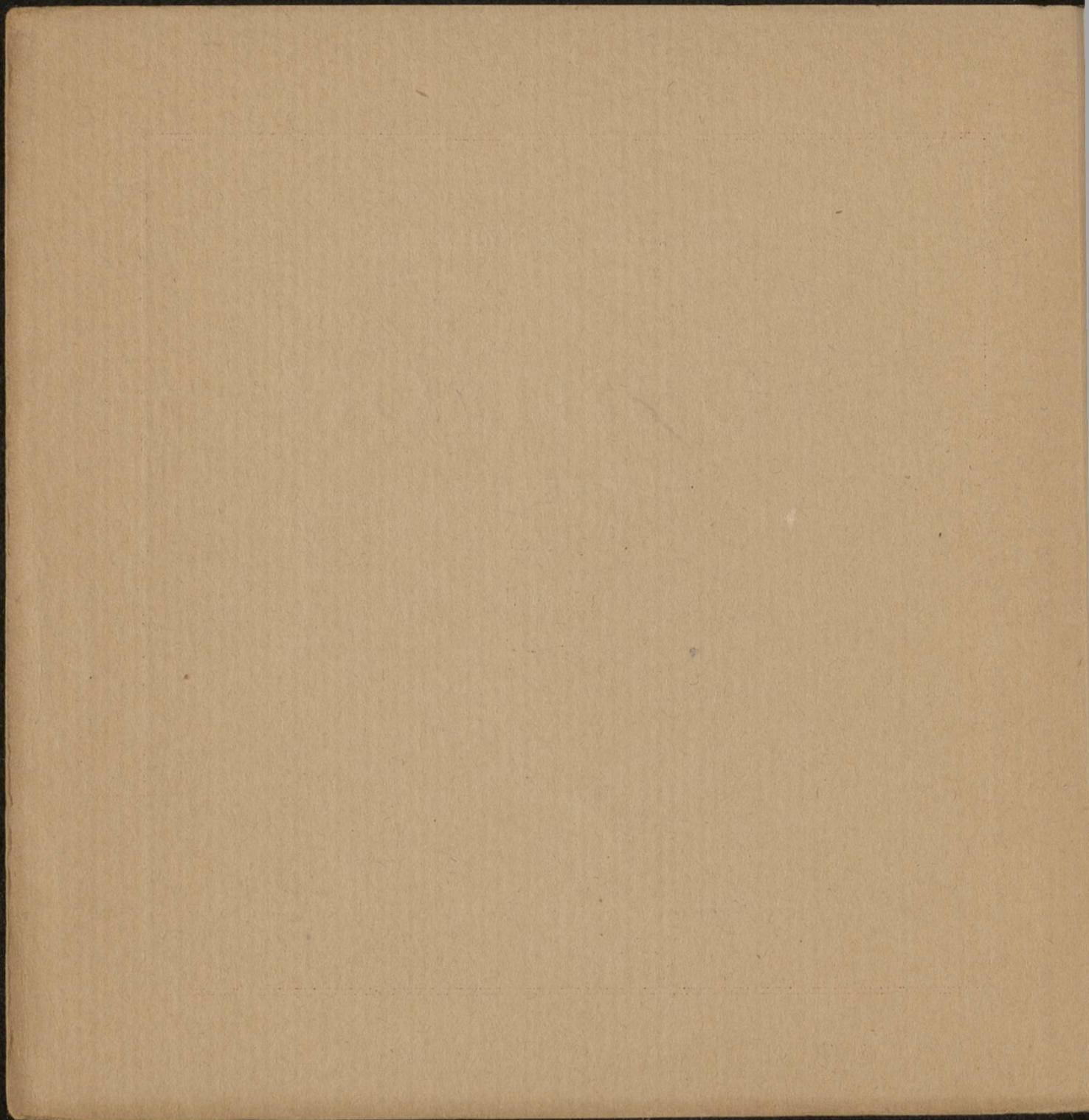
UN ACTE EN PROSE

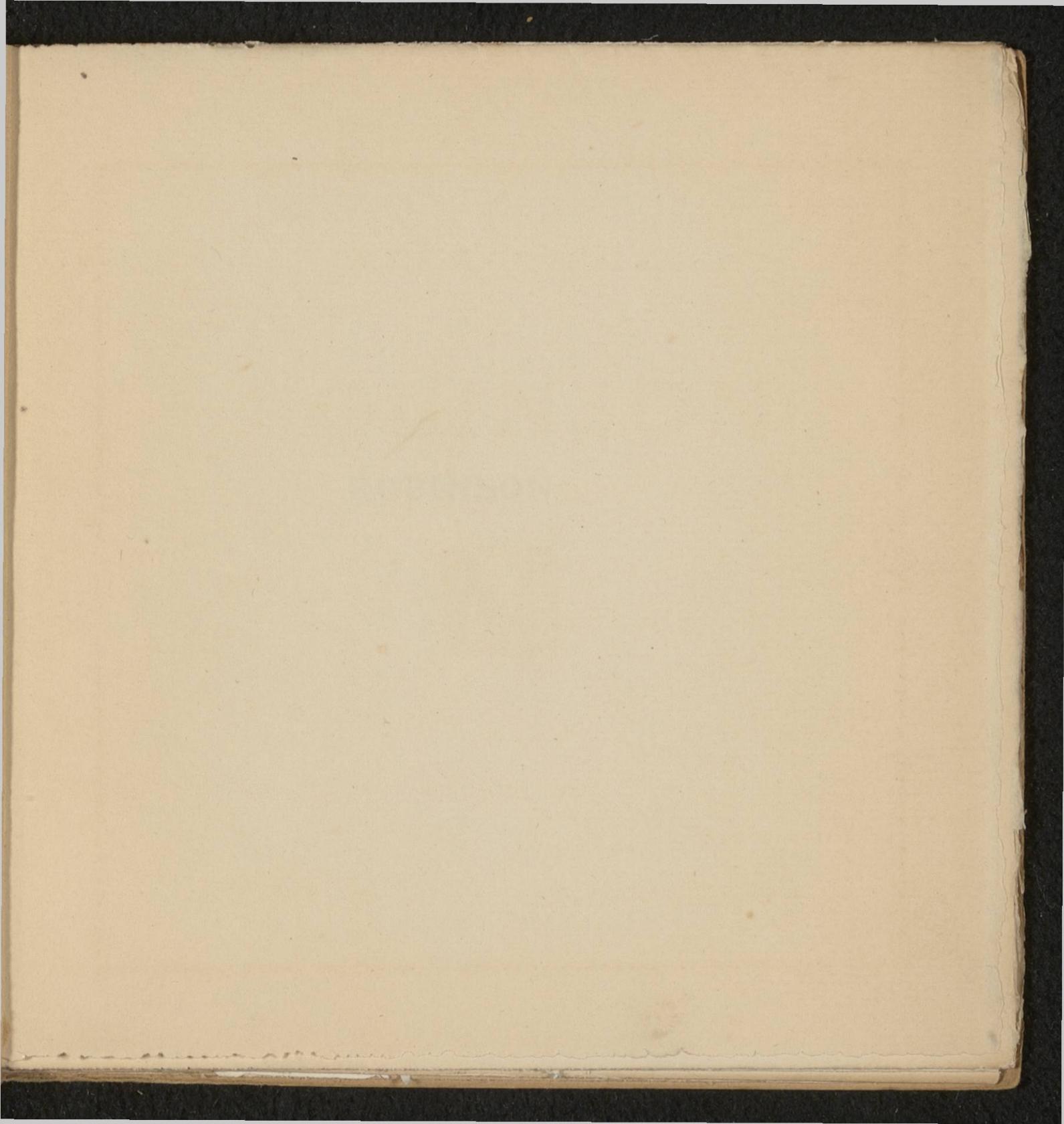


ÉDITIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE, 1922

PRIX : 2 FRANCS

MWD-08910







ROBINSON

*Il a été tiré de ce livre
sur papier d'Arches à la cuve
6 exemplaires numérotés de A à F,
hors commerce,
6 exemplaires numérotés de 1 à 6,
et 150 exemplaires sur papier anglais
numérotés de 1 à 150*

—
Exemplaire E

ARTHUR CANTILLON

ROBINSON

UN ACTE EN PROSE



FS-VN
XVIII
2910

BRUXELLES

ÉDITIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE

1922

Personnages :

ROBINSON.

MISTER JACKSON.

MISTRESS JACKSON.

VENDREDI.

TABLEAU

Dans l'île déserte. Décor bariolé, d'un exotisme d'image. Cabane à gauche. Escabeaux. Au centre, une litière qu'ombrage un mancenillier aux fleurs rouges, plus grandes que des assiettes (1).

A droite, par une éclaircie des arbres, on peut apercevoir la mer.

(1) Ces fleurs rouges du mancenillier constituent une grave licence botanique. J'ose à peine m'en excuser.

ROBINSON

(Robinson, songeur, est assis sur un escabeau, près de la cabane.)

ROBINSON.

Toujours, toujours le bruit sans fin de la mer et les cris des oiseaux dans les arbres.

Toujours le soleil cru sur des paysages, sans homme et le chaos de la forêt vierge, et les mêmes fleurs produisant les mêmes fruits.

Toujours cette espérance agonisante, jamais nourrie et qui ne veut pas mourir.

Rien ne me reste du passé que la mémoire et la parole, et la mémoire même s'obscurcit.

(Vendredi s'approche, s'agenouille et le regarde de ses grands yeux blancs.)

Ne dis rien, Vendredi, doux esclave. Ton langage me fait peur. J'ai peur d'oublier le mien et que mon esprit, par le verbe, devienne semblable au tien.

Ailleurs des hommes sont ensemble, causent ensemble, et la pensée fleurit sans cesse au choc des paroles, comme s'émaille de lueurs la mer phosphorescente, dans les nuits d'été.

Mais ton cerveau n'est qu'une glaise malléable que mon esprit tente de façonner et de modeler à son image.

Et j'ai peur, parfois, que ce qui reste en toi de barbare ne se mêle à ma pensée, et que, de cet échange, ne naisse en fin de compte un demi-sauvage et un demi-civilisé.

J'ai peur de devenir la bête et d'oublier mon pays.

(Vendredi s'éloigne vers la droite et s'appuie à un arbre, regardant la mer.)

Dans mon pays, il y a plus d'hommes qu'il n'y a de tortues sur la plage, et chacun d'eux a notion du visage de l'univers.

Il y a des villes et des marchés où des milliers se rencontrent, et des ports où viennent aborder des navires à voiles jaunes et brunes ayant roulé sur toutes les mers.

La nuit, il y a des bars pleins de lumières où des gens rient en chantant et en buvant des liqueurs délectables.

Il y a des femmes à la peau plus douce que la peau d'un fruit, et dont le baiser est si pénétrant qu'on le paierait du profit de tout un voyage.

Ailleurs, il y a les gens qui s'entr'aident et dont le travail ordonné procure à chacun toutes les utilités désirables.

Ailleurs, il y a mon pays, qui est plus beau et plus aimé que tous les autres, parce qu'il est mon pays.

Ailleurs, il y a la communion.

Ailleurs, il y a la vie....

(Long silence.)

(Soudain, grands gestes de Vendredi. Il lève les bras, les abaisse, vient à Robinson, l'entraîne près de l'arbre d'où l'on voit la mer en manifestant une stupeur frénétique.)

ROBINSON.

Une barque !

Une barque et des gens agitant un linge ! Des naufragés de quelque navire, qui vont échouer ici !

Va, Vendredi, toi qui bondis comme un chevreau sur les rocs ! Va vite, voici qu'ils s'échouent ! Aide-les et amène-les près de moi !
(*Sort Vendredi.*)

Des hommes ! Des hommes qui, hier encore, parlaient avec d'autres hommes ! Des hommes à la peau blanche et au front droit !
(*Silence. Il s'agenouille.*)

Loué sois-tu, mon Dieu qui as voulu ce miracle, et qu'il me soit pardonné d'avoir un instant douté de toi.

Loué sois-tu, mon Dieu, pour avoir jeté ton regard vers ma solitude, et n'avoir pas voulu qu'elle se perpétuât.

(*Rentre Vendredi, faisant de grands gestes d'appel. Puis arrivent Mr. et Mrs. Jackson, se soutenant l'un l'autre. Mrs. Jackson, effrayée, pousse des cris.*)

MRS. JACKSON.

Ah ! Ah ! Ne suis pas ce sauvage ! C'est un cannibale ! Ils vont nous manger, lui et ses frères.

MR. JACKSON.

Ne crie pas ainsi. Il n'y a rien à faire. Ils sont peut-être cent, cachés sous les herbes.

ROBINSON (*s'avançant.*)

Ne craignez rien, voyageurs. Il ne vous sera fait aucun mal et nous vous porterons secours.

MRS. JACKSON.

Ah ! Flip ! Et celui-là ! Où sommes-nous tombés ? Où sommes-nous tombés ? Ah ! Sauvons-nous. (*Pâmoison*).

ROBINSON.

Remettez-vous, Madame. Le Seigneur a voulu que vous échouiez dans mon île où, depuis quinze ans.....

MR. JACKSON.

Inutile, Monsieur. Elle doit avoir son attaque de nerfs, elle l'aura. Tous les mots sont vains. Si vous le pouvez, le mieux serait de lui jeter de l'eau dans la figure.

ROBINSON.

Hâte-toi, Vendredi. Que tes soins enlèvent à notre hôtesse toute prévention qu'elle aurait contre toi

MR. JACKSON.

Ah ! ça ! Monsieur, j'en tombe des nues ! Trouver dans cette île un Anglais vêtu en singe et un sauvage qui lui obéit !

ROBINSON.

Je suis Robinson Crusoë qu'un naufrage a jeté sur cette île voici quinze ans. Depuis ce temps, je n'ai parlé à âme qui vive, sinon à mon fidèle Vendredi, et nul écho de l'univers n'est venu jusqu'à moi.

MR. JACKSON.

Extraordinaire ! Extraordinaire ! Ah ! Margaréth reprend ses sens ! Eh bien ! ma chérie, c'est passé cette frayeur ! N'aie pas peur, ma petite ; M. Robinson est un compatriote, et nous n'avons rien à craindre de lui.

ROBINSON.

J'exulte, Madame, de la joie qui m'est donnée de voir enfin des gens de ma race, après quinze années de solitude.....

MRS. JACKSON.

Quinze années ! Ah ! Mon Dieu ! Vous n'avez donc aucun lien...

ROBINSON.

Avec le monde ? Hélas, non, Madame.

MRS. JACKSON.

Jamais un courrier !

ROBINSON.

Jamais ..

MRS. JACKSON.

Jamais un navire ?

ROBINSON.

Jamais.

MRS. JACKSON.

Jamais de départ possible ?

ROBINSON.

Non.

MRS. JACKSON.

Mais c'est affreux ! C'est affreux ! Qu'allons-nous faire ?
Ah ! Je te l'avais bien dit ! C'est ta faute. Si nous étions
restés chez nous !... Et nous voici dans ce désert avec ce sau-
vage et ce... Dites, Monsieur, y a-t-il au moins des habitants,
un village...

ROBINSON.

Rien, Madame, que moi et Vendredi que j'ai sauvé des
mains d'anthropophages qui voulaient le dévorer.

MRS. JACKSON.

Ah ! Mon Dieu ! Ah ! Mon Dieu !

MR. JACKSON.

Que veux-tu, ma chérie, il faut en prendre son parti. A quatre, nous trouverons bien moyen de sortir d'ici et, somme toute, réjouissons-nous de n'être pas, avec nos compagnons d'hier, sur le sable et sous les flots.....

MRS. JACKSON.

Ah ! Tu te réjouis toujours de ce qui t'arrive. Je mourrais que tu t'écrierais encore qu'il vaut mieux moi que toi.

ROBINSON.

Pendant douze ans, Madame, j'ai vécu seul.

MRS. JACKSON.

Hé ! Monsieur, en puis-je ? Cela embellit-il notre affaire ? Ce n'est pas cela qui nous rendra la conversation plus facile.

MR. JACKSON.

Ne l'énervez pas, Monsieur. Elle va se calmer. Il lui faut le temps de se remettre. Dites-moi plutôt... Votre existence a dû être un dur calvaire ?

ROBINSON.

Dieu merci, par mon labeur, je suis parvenu à rendre ma vie supportable. Si j'avais eu avec moi, dès le début, des compagnons de ma race, je me compterais pour heureux.

MR. JACKSON.

Est-il possible ?

ROBINSON.

Ceci est. Mon navire, qui échoua ici près, me fournit mille outils pour charpenter et construire, des fusils et de la poudre pour chasser ou me défendre. Vendredi m'aide et travaille en bon serviteur. J'ai des champs, des pâturages où cent chèvres et chevreaux m'assurent la subsistance. Une grotte où passer le temps des pluies, une métairie pleine d'ombre pour passer le temps des chaleurs. Le matin, je chasse ou travaille. A midi, je mange. Puis je dors. Puis, je me promène. Ainsi, tout au long du temps...

MR. JACKSON.

Mais, tu vois, chérie, que la vie est ici supportable, et qu'il ne faut pas gémir.

MRS. JACKSON.

Tais-toi ! Ainsi tu pourras vivre de cette vie mécanique, sans rien d'humain, sans plaisir et sans société ! D'une vie de buffle ou de sanglier ! Tu t'amuseras, comme Monsieur, à te couvrir de fourrures malpropres...

ROBINSON.

Hélas, Madame, nous n'avons ici...

MRS. JACKSON.

Ah ! Monsieur, je vous en prie ! Et bien que le destin soit maître, au moins demain vous me ferez le plaisir de retailler tout ça, de raser ces poils, de raccourcir ces culottes et d'enlever ce bonnet. Si ça vous amuse de jouer l'épouvantail, moi, ça ne me convient pas.

ROBINSON.

Le climat, Madame, m'a forcé...

MRS. JACKSON.

Des raisons ! Oui, je sais. Il y a des raisons à trouver à tout. Mais ce n'est pas à une femme, Monsieur, qu'on raconte ces histoires ! Par mon mari, grâce à Dieu, je connais toutes ces fantaisies. D'ailleurs, ce n'est pas tant pour moi que je

parle. Croyez-moi, vous serez beaucoup mieux et plus dégagé quand vous aurez donné à vos habits une forme décente.

MR. JACKSON.

Mon cher Monsieur, elle l'a dans la tête. Rien à faire. Vous devrez y passer.

MRS. JACKSON.

Puisqu'aussi bien nous voici destinés à vivre ensemble, ne faudra-t-il pas que chacun modifie un peu sa manière d'être pour éviter tout froissement?

ROBINSON.

De froissement, Madame, entre moi qui n'osais plus vous attendre et vous à qui je faciliterai la vie de mon mieux! Y songez-vous?

MRS. JACKSON.

Oui, oui. Je connais les hommes.

ROBINSON.

Hélas! J'ai presque oublié ce qu'ils sont. Toute ma joie s'exhale en vains bavardages. Ah! Dites-moi! Le monde est-il toujours aussi beau que les souvenirs que j'en conserve? Voilà si longtemps que je les évoque qu'ils ont dû, à la longue, se déformer?

MRS. JACKSON.

Ne regrettez rien, Monsieur; les gens ne valent ni plus ni moins, et n'ont vraiment rien qui enchante.

ROBINSON.

Les villes sont-elles toujours aussi bruissantes et aussi animées? Y a-t-il encore, dans les campagnes de ces grandes fermes que les routes relient comme des lacets, et les hommes rassemblés sont-ils encore, dans les fêtes, ce que nous étions lorsque j'y étais?

MR. JACKSON.

Ah! pour l'instant, il n'est plus question des fêtes! La guerre battait son plein sur le continent lorsque des affaires que je ne pouvais remettre nous ont contraints à quitter le pays.

ROBINSON.

La guerre! Et quelles nations sont en guerre?

MR. JACKSON.

Toutes!

MRS. JACKSON.

Il n'y a que les petits états sans importance qui aient la lâcheté de s'en désintéresser.

MR. JACKSON.

La Grande-Bretagne et la France, la Russie, les Balkans, l'Autriche, la Teutonie, tous les pays sont en armes et s'élèvent les uns contre les autres avec des chocs effroyables...

ROBINSON.

Et d'où viennent les torts ?

MR. JACKSON.

De l'ennemi ! Toute notre nation s'est réveillée pour le grand combat. Le patriotisme bat partout des ailes, comme un grand oiseau. Il n'est plus rien qui compte, sinon l'amour du sol et la volonté de vaincre. La flamme guerrière flambe si haut dans le cœur des hommes que ceux qui sont le plus à plaindre ne sont pas ceux qui combattent, mais ceux que leur état retient près du foyer. Ah ! si je n'avais pas eu mon rhumatisme à l'oreille !

ROBINSON.

Et depuis combien de temps dure cette guerre ?

MR. JACKSON.

Depuis deux ans bientôt.

ROBINSON.

Deux ans! Que de sang versé!

MR. JACKSON.

Qu'importe le sang versé lorsqu'il s'agit de la victoire? Oui, certes, et nos cœurs en sont meurtris, la fleur même de notre race se fane au souffle du feu. Mais il faut anéantir, avec l'adversaire, la pensée même de la guerre. Ah! Pourquoi faut-il que ce rhumatisme!... Pourquoi hausses-tu les épaules, Margareth?

MRS. JACKSON.

Faut-il que, même dans une île déserte, on ne parle que de cela. J'en suis saturée de toutes ces histoires. Et je voudrais rester six mois sans savoir même si l'on se bat. Nous avons bien autre chose à songer!

ROBINSON.

Oui, pardon. Je vous interroge et vous êtes fatigués, épuisés par l'aventure. Voyez, Vendredi vaut mieux que moi. Goûtez donc de ces fruits et de ce laitage qu'il vous a préparés.

MR. JACKSON.

Pardieu ! Voilà qui est appétissant et vient à point ! Voici déjà le soir qui tombe et depuis un jour bientôt je n'ai rien pris !

MRS. JACKSON.

Je n'ai pas le cœur à manger. Donne-moi seulement de ce raisin, Flip. Ah ! Je mourrai d'ennui dans cette solitude.

MR. JACKSON.

Ce fromage est fameux. Il faudra bien s'y faire, ma petite ! Ah ! Si nous avions un moyen de regagner le monde !

MRS. JACKSON.

Mais à quatre, peut-être, ne parviendrait-on pas ?

ROBINSON.

Tant d'efforts que j'ai faits ont été faits en vain ! Il faudrait tant d'outils que je n'ai pas pour bâtir un bateau qui puisse tenir la mer !

MR. JACKSON.

Mais celui dans lequel nous sommes venus ! Ce n'est point un petit canot ordinaire. C'est une chaloupe, je crois, et le capitaine m'assurait...

ROBINSON (*qui est allé regarder vers la mer*).

Ciel tutélaire! Que ne le disiez-vous plus tôt! Ah! Madame, ne pleurez plus! Réjouissez-vous, ô mon hôte! Oui, ce bateau peut suffire à gagner les îles habitées d'où vint Vendredi, et qui sont à moins de trois journées de voyage! Le courant, là-bas, au large, y conduit sans détour.

MR. JACKSON.

Sauvés, Margareth, nous voilà sauvés!

MRS. JACKSON.

Il n'eut plus manqué que cela d'être obligés de vivre ici jusqu'à ma mort!

MR. JACKSON.

Ah! Détends-toi, mon amie; que l'avenir est beau! Nous reverrons les villes! Nous reverrons York!

ROBINSON.

York!

MR. JACKSON.

Vous connaissez York?

ROBINSON.

Si je connais York !

MR. JACKSON.

Charmant pays. Ville admirable !

MRS. JACKSON.

Oui, si les gens y étaient moins bavards et moins méchants. Mais ils me plairont mieux, je crois, d'avoir craint de ne plus les revoir.

ROBINSON (*qui s'est assis et sent remonter mille souvenirs*).

Il y avait, dans le milieu de Down Street, une boutique de fripier où vivait une jeune fille blonde comme la lune. Elle était frêle et douce et disait qu'elle m'aimait. Elle s'appelait Fanny Brown. Ne l'avez-vous pas connue ?

MR. JACKSON (*le doigt au front et les sourcils froncés*).

Fanny Brown... Fanny Brown... Voyons...

MRS. JACKSON.

Mais ne serait-ce pas la fille du vieux John Brown ?

ROBINSON.

Oui !

MR. JACKSON.

La fille de John Brown! Madame Harvey!

ROBINSON.

Madame...

MR. JACKSON.

Mais oui, nous la connaissons, Fanny Harvey, mais oui !
Mais ce n'est plus une fillette frêle et douce. Elle est même
forte. Elle a de l'embonpoint. Elle a quatre enfants, je crois.

ROBINSON.

Ah!...

MR. JACKSON.

Bonne mère et bonne femme. Cela lui fera bien du plaisir
et de la surprise de vous revoir.

ROBINSON.

Oui...

MR. JACKSON.

Aurais-je jamais cru!

MRS. JACKSON.

Le hasard est surprenant!

ROBINSON.

Connaissez-vous aussi, près du port et devant le phare, la maison Selkirk, le père et les deux fils, Jack et Frank ?

MR. JACKSON.

Mais oui, du moins j'ai connu le père, car il n'est plus.

ROBINSON.

Ah !...

MRS. JACKSON.

Les deux fils se sont séparés pour la question d'héritage. Ils sont brouillés à mort. Cela n'est pas très beau, pour une affaire de gros sous. Ils s'évitent le plus qu'ils peuvent et, lorsqu'ils se rencontrent, ils se colletent le plus souvent.

ROBINSON.

Ah !...

MRS. JACKSON.

Vous les connaissez ?

ROBINSON.

Ce sont mes frères...

MR. JACKSON.

Vos frères ?

ROBINSON.

Robinson est un surnom. Je m'appelle Thomas Selkirk.

MRS. JACKSON.

Quoi ! Vous seriez ce Selkirk qu'on croyait naufragé ! Mais qu'il y a longtemps qu'ils se sont partagé votre héritage !

ROBINSON.

Oui, je crois...

MR. JACKSON.

Car ils aiment l'argent. Oui, il faut reconnaître qu'ils aiment fort l'argent. Et je crois que quand vous arriverez, vous aurez dur à leur faire lâcher prise.

MRS. JACKSON.

Jack Selkirk surtout passe pour avare.

MR. JACKSON.

Jamais de la vie. Et ce n'est pas lui qui eut tort !

(Crescendo jusqu'à l'intervention de Robinson.)

MRS. JACKSON.

Ce n'est pas lui ? Ce n'est pas lui ? Mon cousin Harrisson, qui le sait peut-être ;...

MR. JACKSON.

Si votre cousin Harrisson n'était pas mêlé aux mêmes histoires obscures que Frank Selkirk !

MRS. JACKSON.

Histoires obscures ! Que voulez-vous insinuer par là ?

MR. JACKSON.

Chacun sait à York, que l'origine de son aisance...

MRS. JACKSON.

Et si l'on voulait rechercher celle des vôtres ?

MR. JACKSON.

Les miens, madame...

MRS. JACKSON.

Les vôtres, vous le savez, ne valent pas les miens. Et c'est bien de l'audace et bien de l'inconscience...

MR. JACKSON.

Que dites-vous ? Que dites-vous ?

MRS. JACKSON.

Si votre grand oncle n'avait été une espèce de faussaire...

MR. JACKSON.

Ah ça ? Voulez-vous bien...

MRS. JACKSON.

Et votre grand'mère une sorte de...

MR. JACKSON.

Un mot de plus, Madame !...

ROBINSON (*sortant d'un songe.*)

Voyons, voyons ! Pouvez-vous vous quereller...

MR. JACKSON.

Mais, Monsieur, quand on connaît...

MRS. JACKSON.

Si vous êtes de York, Monsieur...

ROBINSON.

Je vous en prie, calmez-vous, et songez plutôt à remercier Dieu de vous avoir épargné l'épreuve...

MR. JACKSON.

Ah oui ! Car vivre éternellement seul à seul avec cela !

MRS. JACKSON.

Vous m'exaspérez presque autant que je vous méprise.

ROBINSON.

Songez que demain dès l'aube nous pourrons partir. Voyez : ces sacs, près de la litière, sont préparés par moi depuis toujours dans l'attente de l'aventure enfin advenue. Il y a là tout ce qu'il faut pour vivre huit jours. Demain nous porterons cela dans la chaloupe, et puis nous n'aurons plus qu'à quitter le rivage...

MRS. JACKSON.

Certes, le plus tôt sera le mieux !

ROBINSON.

Reposez-vous, maintenant. Cette litière où sont les fourrures vous sera comme un lit sous ces arbres.

MR. JACKSON.

De fait, je dors debout!

MRS. JACKSON.

Je tombe de sommeil. *(Ils s'étendent.)*

ROBINSON.

Recouvrez-vous de ces peaux de bêtes, car l'air est frais dès le soir. Et que la nuit vous soit bonne.

MR. ET MRS. JACKSON.

Bonsoir. *(Très long silence.)*

Vendredi regarde s'endormir le couple. Robinson est assis, le menton au poing.

ROBINSON.

Personne ne m'attend plus sur la vaste terre.

Personne n'aura les yeux mouillés quand je débarquerai dans le port.

Il n'y aura pour m'accueillir que la méchanceté des hommes, leurs fureurs, l'amour trahi et les frères qui se querellent.

Il n'y aura que l'inquiétude et que l'inconnu.

(Long silence.)

La grande paix des savanes où le soleil flamboie, doux comme un père sans colère.

La grande paix des savanes, et la marche dans les hautes herbes avec, au côté, la gourde fraîche et le fusil bien chargé.

La forêt sombre, tiède et humide, et les perroquets multicolores, et les serpents arcenciellés dans les arbres verts.

La grande liberté dans mon domaine, et mon caprice sans folie, menant ma vie comme un chien fidèle.

La venaison qui nourrit, les fruits juteux qui parfument, et l'eau vierge des fontaines, au creux des bois.

Le sûr abri où le sommeil est sans angoisse, et le serviteur aimant préparant les repas selon chacun de mes désirs.

Le souvenir des hommes purifié par le temps, et le désir du monde infiniment plus doux que sa réalité...

(Silence.)

Approche et cueille, ô Vendredi, doux esclave, la fleur pourpre du mancenillier qui approfondit le sommeil.

Agite-la doucement sur la face des naufragés et dis-moi si leur souffle se fait plus silencieux.

(Silence.)

Mets auprès d'eux les sacs où est entassé tout ce qu'il faut pour la route, et le papier où j'ai décrit le chemin qu'il fallait suivre.

Passe doucement sous leurs corps ces deux rames, et transportons-les dans le bateau que, de ta pirogue, tu remorqueras vers le large.

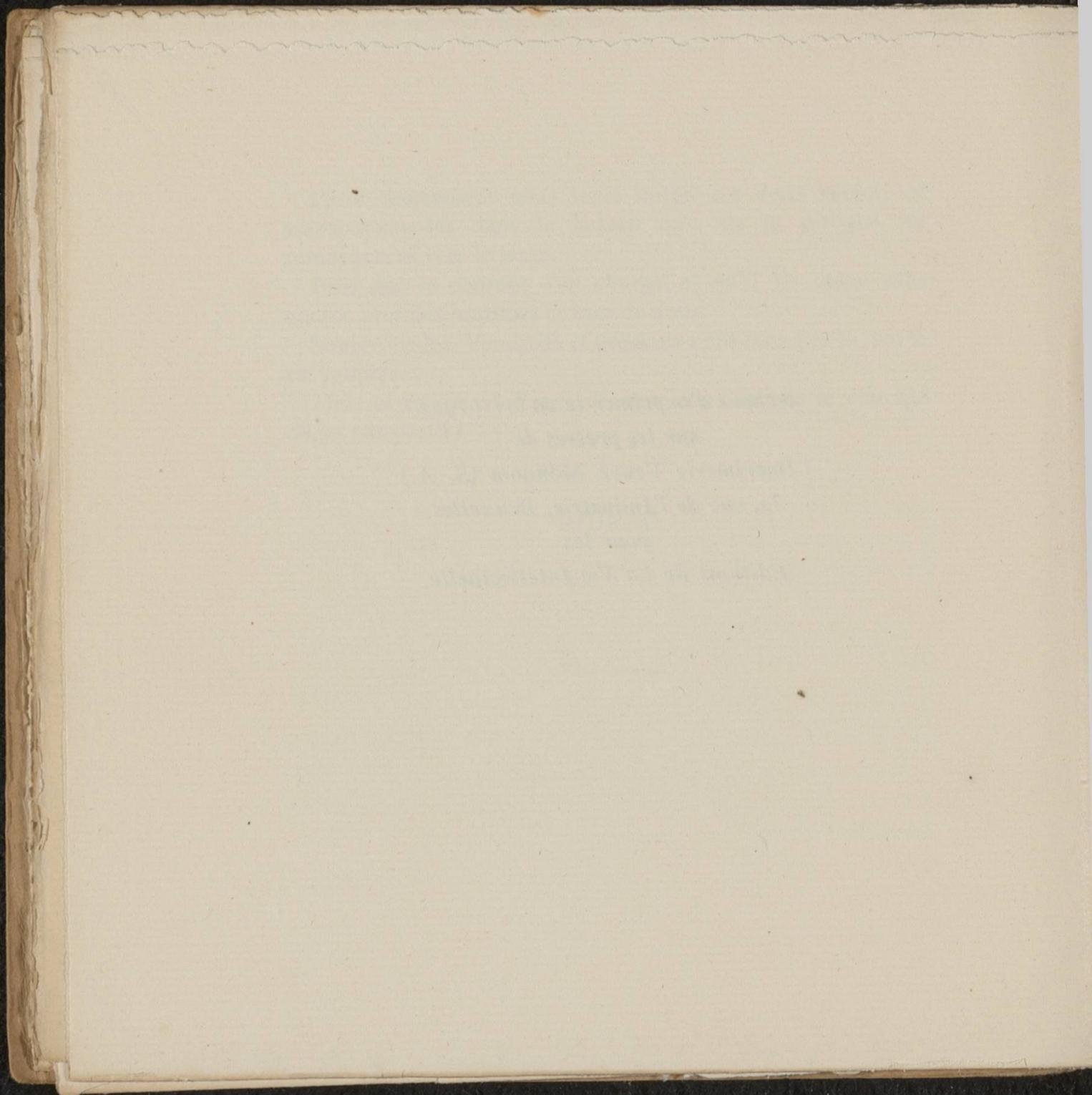
Puis que le courant s'en charge, et qu'il les mène sans accroc près des hommes et loin de nous.

Soulévon-les, Vendredi, et pressons-nous tant que la marée est propice...

Mais es-tu sûr, ô Vendredi, que nous aurons le courage de ne pas partir ?

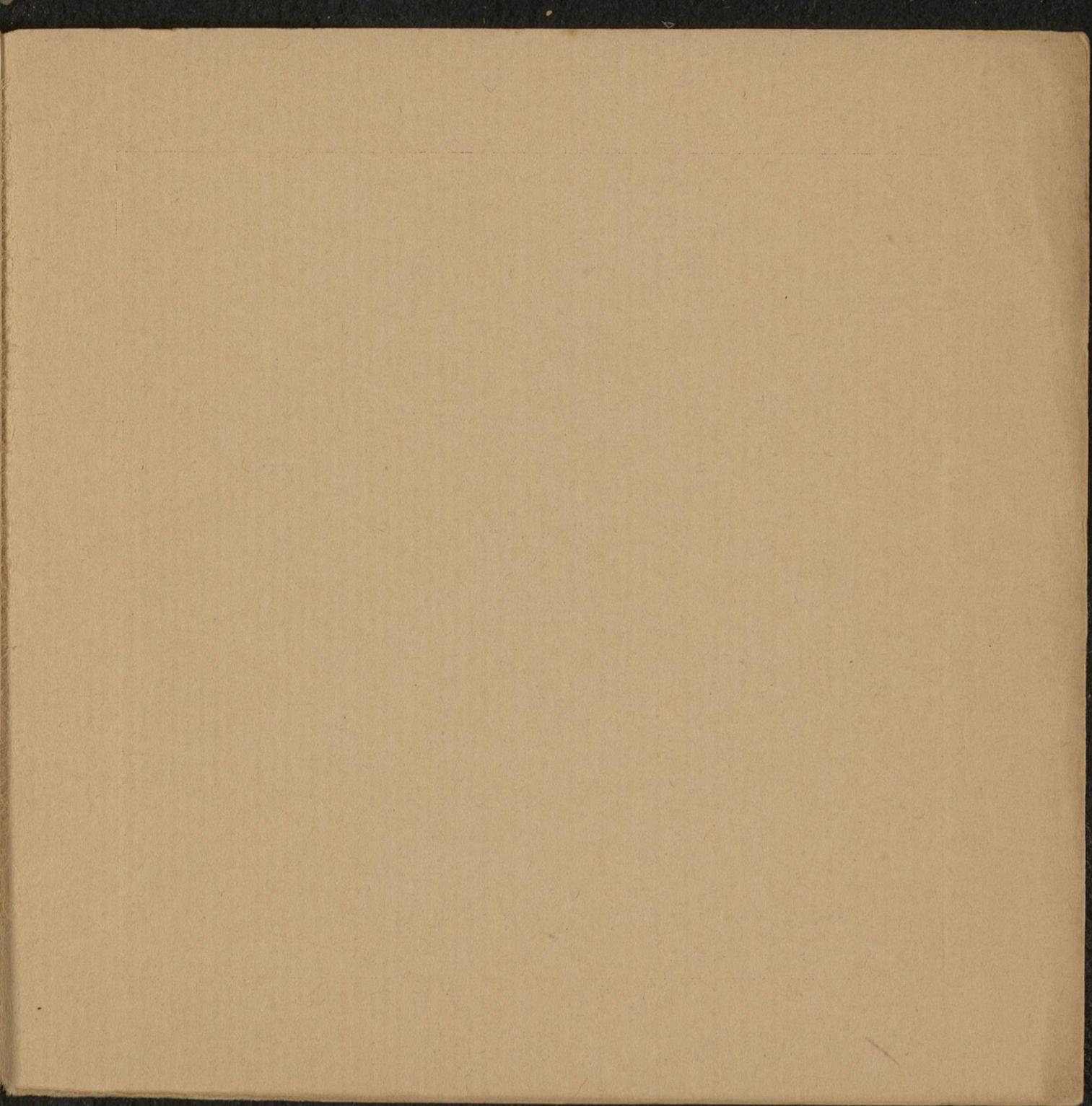
RIDEAU

Achévé d'imprimer le 20 avril 1922
sur les presses de
l'Imprimerie Veuve Monnom (S. A.)
32, rue de l'Industrie, Bruxelles
pour les
Editions de La Vie Intellectuelle.











BRUXELLES : AGENCE DECHENNE (S. A.), 18, RUE DU PERSIL
PARIS : POVOLOZKY & C^{ie}, ÉDITEURS, 13, RUE BONAPARTE (VI^e)